



ASSOCIATION FRANÇOIS AUGIÉRAS Domme – Dordogne – Aquitaine

Bulletin n° 3 – Février 2024

1

Voici donc le troisième bulletin de l'association François Augiéras, avec, nous l'espérons, d'intéressantes découvertes pour chacun d'entre vous.

Et pour commencer, un texte de Patrick Lucian sur un étrange visiteur du continent indien. Augiéras rêva de partir pour cet ailleurs spirituel. Il n'en eut pas le temps. Mais qu'en serait-il advenu ? Beau sujet de méditation. Merci à Patrick Lucian de nous guider sur les pas de ce personnage dans les rues de Bénarès.

Gilbert Auger, quant à lui, nous révèle deux articles rarissimes, parmi les tout premiers (sinon les premiers) écrits sur *Le Vieillard et l'Enfant*. Loin de se limiter à de simples notes de lecture, ils révèlent l'impact si particulier que put avoir au début des années 1950 le livre d'Abdallah Chaamba sur un certain monde parisien.

Jean-Bernard Pasquet poursuit la rédaction de son *Who's who* augiérasien avec deux notices, l'une sur le dessinateur José Corrêa, l'autre sur l'écrivain Jean Chalon.

L'actualité d'Augiéras nous prouve enfin que cette singulière comète transite encore sur l'horizon.

Serge Sanchez,
Président de l'association François Augiéras

AUGIÉRAS SUR LES BORDS DU GANGE

« À partir d'un certain niveau de conscience, le futur [...],
la vie et la mort, le vécu et l'imaginaire,
le passé et le présent, cessent d'être perçus contradictoirement »
(F. A. *Un voyage au mont Athos*, chapitre IV¹).

Le temps, cette *éternité pliée*², existe-t-il pour les poètes, les aventuriers de l'esprit, les contemplateurs du cosmos ? Il n'y a rien de bien étonnant si j'ai croisé François Augiéras à Bénarès, une année récente ou plus ancienne.

Comme Venise, Bénarès, l'antique ville de Shiva, la sainte, doit être visitée en hiver après la saison des pluies et avant que ne débute la saison chaude, lorsque le Gange est encore haut mais le ciel clair et les températures clémentes. Je ne sais pas quand Augiéras y est arrivé. Ni d'où il venait et ayant franchi quels parallèles. De Grèce, par voie terrestre, *via* la Turquie, l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan ? Ou plus probablement par mer et par cargo, de Djibouti à Bombay ou Surate par exemple ?

Je n'ai pas de certitudes non plus sur l'endroit, palais délabré du dix-huitième siècle transformé en hôtel ou *guesthouse* encombrée de *post-hippies*, où il a logé. Je l'ai vu sur un ghât, un matin assez frais, un sac militaire à l'épaule, vêtu d'une vareuse de marin délavée et chaussée de bottines de cuir, le reconnaissant aussitôt. Je n'aurais pas pu lui donner un âge. Sa barbe, les traits de son visage accusaient l'usure des ans, mais l'allure et la démarche restaient juvéniles.

Je l'ai vu se frayer un chemin dans la cohue de la vieille ville, se reposer dix minutes à un *tea-shop*, y bavarder avec un barde américain, puis se fondre parmi la foule des pèlerins et des badauds aux alentours d'un temple.

Je l'ai vu rôder sans lassitude d'Assi Ghât à Shivala Ghât comme s'il attendait quelqu'un, ou quelque chose – heureux, j'en étais persuadé, tout l'attirant, l'intriguant, le captivant. Des enfants plongeaient dans l'eau froide. De pieux vieillards récitaient les formules auspicieuses. Des familles se lavaient. Les *dhobi wallahs* battaient leur linge. Des *sâdhus* couverts de cendres méditaient, indifférents à lui comme à moi. Des bateliers l'ont interpellé, qu'il a ignorés.

Je l'ai vu se diriger vers un quai de crémation, sortir de son sac un carnet abîmé et y noter des phrases. Plus loin, il s'est arrêté face à une vaste esplanade où des jeunes gens presque nus, au corps mince et sculpté que lutinait le soleil, aux muscles huilés, s'exerçaient à la lutte ou soulevaient des haltères. Il ne s'est pas approché. Plusieurs de ces garçons auraient pu lui plaire, pourtant. L'un d'entre eux au moins a soutenu son regard comme s'il avait compris qui l'observait et qu'il en acceptait à l'avance la possible invite. Avait-il, depuis son débarquement dans un port indien, renoncé au désir – comme si l'Inde, tant espérée au cours de ses errances, l'avait conduit en une région intérieure située au-delà de la séduction amoureuse ? Mais je m'égare sans doute.

¹ Paru en 1970, *Un voyage au mont Athos* a été réédité en 1996 (Les Cahiers Rouges, Grasset).

² Cf. Cocteau, *La Machine infernale*, acte II.

Une fin d'après-midi, je l'ai vu monter jusqu'à une mosquée d'où l'on domine toute la théorie des ghâts, construite, m'a expliqué Klaus Rötzer³, sur l'emplacement d'un temple shivaïte millénaire dévasté lors d'une razzia. Il a rempli de nouvelles notes son épais calepin. J'ai remarqué un livre dans une poche de sa vareuse, mais je n'ai pas réussi à en déchiffrer le titre. Je n'ai pas osé lui adresser la parole – comment en aurais-je eu l'audace ?

Il est demeuré longtemps assis sur les marches. Les berges s'obscurcissaient. Des lumières s'allumaient sur le fleuve et dans la ville. Bientôt on entendrait, de Dashashwamedh Ghât et d'ailleurs, les premières musiques, les premières psalmodies de l'*arti* vespéral. Quand il s'est remis en route, j'ai pris la direction opposée.

Le reste de cette semaine-là, je ne l'ai plus aperçu. Il doit être reparti, me suis-je dit. Ou, me suis-je dit ensuite, si se sont interpolées entre son époque et la mienne des images trompeuses, si j'ai rêvé Augiéras en somme, s'il m'a rêvé (mais il m'aurait fallu alors renoncer à l'idée de ma consistance), ce rêve ou double rêve s'est achevé.

Mais non. Un soir de la semaine suivante, vers cinq heures, il descendait les escaliers de Chet Singh Ghât. Vareuse délavée, sac militaire, bottines de cuir. L'activité sur le fleuve était intense. Des dévots chantaient dans des barques. Des gamins virevoltants jouaient au cricket. Des cerfs-volants paraphaïent le ciel.

Je l'ai examiné avec curiosité. Il semblait plus inquiet, plus fragile, comme s'il avait vieilli en quelques jours. Ses lèvres remuaient. J'ai compris que c'était avec le fleuve aux lourds remous qu'il parlait. J'ai compris que commençait un dialogue, les mains jointes, les yeux fermés, entre lui, le Gange et tous les fleuves et toutes les rivières qu'il avait aimés, d'Europe et d'Afrique, et que l'instant avait une importance essentielle, que je ne devais pas troubler.

Un chat a feulé à proximité, invisible. L'eau s'est assombrie, profonde comme la mémoire. Un canot a accosté à un ponton. J'ai préféré m'éloigner, le laissant seul à sa conversation muette et à la prochaine, à la splendide nuit de février sur l'Uttar Pradesh.

J'ai quitté Bénarès le surlendemain – en avion bien sûr : je ne suis ni un poète ni un aventurier de l'esprit. Un contemplateur du cosmos, parfois.

À cause d'une pandémie planétaire, je ne suis retourné à Bénarès que deux ans plus tard. J'ai cherché François Augiéras dans les rues et sur les quais sacrés, en vain et sans raison : pourquoi l'y aurais-je rencontré ? Je me suis rendu aux endroits de naguère, cependant. Assi Ghât. Chet Singh Ghât. Shivala Ghât. Dashashwamedh Ghât. Manikarnika Ghât. Panchganga Ghât. J'ai eu envie d'en écrire une relation, que j'enverrais à une revue.

Je suis convaincu aujourd'hui qu'Augiéras est bien venu à Bénarès et que, même par le biais d'un rêve spéculaire, son trajet, grandiose, et le mien, infime, malgré les quarante années de distance, ont emprunté une bifurcation temporelle identique : qu'on ne croie surtout pas que je plaisante, que j'affabule ou que je prépare des effets rhétoriques faciles !

L'Inde, le songe et la perspective de l'Inde, si l'on veut, sont au cœur de l'expérience augiérasienne, matérielle comme littéraire : il était donc fatal qu'il y mît les pieds. Non l'Inde moderne, celle du cinéma de Bollywood, des informaticiens et des mégapoles surpeuplées, celle des circuits touristiques et des romanciers paresseux, mais une Inde primordiale, mythique en quelque sorte, d'une violente présence physique néanmoins, inscrite en lui depuis l'adolescence et pourchassée de voyage en voyage, de livre en livre.

³ Éminent indianiste. Spécialiste en particulier des forts et des systèmes hydrauliques du Dekkan.

Toute vie aboutit à un récit, ou s'y ajuste ; et il faut à chaque récit une légende initiale pour qu'il la prenne comme guide puis s'en détache afin de tracer sa voie. L'Inde fut la légende intime et inaugurale d'Augiéras. Toute son œuvre y ramène, s'en dégage. Ses apparitions et disparitions, ses incarnations successives, sa détestation réaffirmée des monothéismes⁴, ses nombreux périples, ses joies et ses souffrances constituent non la paraphrase, mais la réécriture, la réinvention personnelle, ô combien personnelle ! de cette légende.

Il est manifeste pour moi qu'Augiéras a trouvé une réponse à Bénarès, sur les ghâts, dans une venelle poussiéreuse, face à un sanctuaire à l'odeur de beurre clarifié, et que ses déambulations solitaires, ayant un sens, se sont conclues par une *vision*. Un rendez-vous lui était fixé (par et avec lui-même – avec moi incidemment ?) et, ce rendez-vous réalisé, origine et terme simultanés, il a pu enfin s'évanouir – ou s'épanouir dans une métamorphose inédite ?

J'ai évoqué à plusieurs reprises son carnet. Il ne s'en séparait jamais, ai-je eu l'impression. Je ne puis exclure l'hypothèse, toute vie aboutissant à un récit, qu'un jour on le découvrira, qu'on lira son contenu, qu'on le jugera beau et qu'on le publiera.

**Patrick Lucian,
Pondichéry, Inde, novembre 2023**

⁴ « Le christianisme : une religion à l'usage des petites gens ! Je la rejetais de toutes mes jeunes forces. La splendeur de l'art byzantin me touchait, l'Evangile m'exaspérait » (*Un voyage au mont Athos*, chapitre III). Plusieurs phrases d'Augiéras, et celle-ci est la plus aimable, dans le contexte moral et politique actuel, seraient impubliables. Ce sera, éventuellement, l'objet d'un article.

PREMIERS ARTICLES SUR ABDALLAH CHAAMBA...

Fin 2006, lors d'une conversation dans son bureau, à l'étage de sa maison du « Pech éternel » à Sarlat, Paul Placet me montra le n° 15 de la revue « Les Lettres Nouvelles » datée de mai 1954. Dans ce numéro se trouve, dans la rubrique *Notes de lecture*, une critique par Sylvain Soufflot du *Vieillard et l'enfant* d'Abdallah Chaamba paru aux Éditions de Minuit cette même année (édition connue sous le nom *Le Vieillard et l'enfant de 1954*).

Il me signala alors un autre numéro plus ancien des « Lettres Nouvelles », le n° 6 d'avril 1953, dans lequel, me dit-il, se trouvait l'un des premiers articles sur Abdallah Chaamba, par Yves Bonnefoy, sinon le premier à sa connaissance paru dans une revue à diffusion nationale. Paul ayant longtemps cherché cette revue d'avril 1953 sans jamais mettre la main dessus, il me demanda donc d'essayer de la lui trouver. En quelques mois je réussis à repérer puis acheter sur internet un exemplaire du n° 15 de 1954 et surtout deux exemplaires du n°6 de 1953, ce qui me permit d'en envoyer un à Paul... et me permet aujourd'hui de vous proposer, pour notre bulletin n° 3, ces deux articles, l'un de 1953, l'autre de 1954, concernant Abdallah Chaamba qui n'était alors pas encore connu, dans le milieu littéraire, sous le nom de François Augiéras.

Dans ce numéro des *Lettres Nouvelles* l'article d'Yves Bonnefoy est suivi de 4 pages d'extraits (... « les fragments que je cite »...) du livre qu'il avait alors entre les mains, à savoir *Le Vieillard et l'enfant (III - Un musée au Sahara)*. L'unité du *Vieillard et l'enfant* n'est pas encore réalisée. Nous sommes en 1953 et il faudra attendre pour cela 1954 et la première édition des Éditions de minuit (voir l'article de Sylvain Soufflot). On pourra proposer les extraits choisis par Bonnefoy, qui suivent cet article, dans un prochain numéro du bulletin.

Il est aussi à noter que dans le n° 12/13 des « Cahiers du Bospicat » d'octobre 1979, revue éditée de façon artisanale par Marcel Loth (ami de François Augiéras) et intitulée « Augiéras en Périgord et autres lieux », Marcel Loth reproduit partiellement cet article d'Yves Bonnefoy. La revue était éditée à seulement 61 exemplaires.

Pour que Paul Placet soit ici présent, voici un extrait de la lettre qu'il m'envoya le 7/7/2007 (sic), à réception de son colis contenant le n°6 d'avril 1953 de la revue « Les Lettres Nouvelles ».

J'ai bien reçu l'envoi - Heureux de découvrir et posséder ce n° des Lettres Nouvelles d'avril 1953 - avec en plus une et fidèle depuis les 2 très jolies lettres de Nouveau-Bonnefoy (et le grand bonjour. Salah Hété) sans doute moins vrai si autant ému que les premiers)

Gilbert Auger

LES LETTRES NOUVELLES

1^{re} année

AOÛT 1953

N° 6

6

GOTTFRIED BENN Double vie
PIERRE GASCAR Le temps des morts (II)
ANDRÉ FRÉNAUD Pour ne rien perdre de ma vie
LADISLAS DORMANDI Le douanier
THOMAS DE QUINCEY . La nonne militaire d'Espagne (II)

Le vieillard et l'enfant

par

ABDALLAH CHAAMBA



SALAH STÉTIÉ Les Poésies de Schehadé
CLAUDE PICHOS Un moraliste humoriste
MAURICE FAURE Introduction à Bela Bartok

Jean CHAUMELY : *Karl*, par Hubert Gonnet. — Marcel
BILLOT : *L'Autre Alexandre*, par Marguerite Libéraki.
— Jean-Jacques MORVAN : *Sans muselière, Poésie
mutilée, Comme ça et Matière grise*, par Paul Valet.
— Claude ERNOULT : *René Guénon*, par Paul Sérant. —
Jean CATHELIN : *Nouveaux aperçus sur les manuscrits
de la Mer Morte*, par A. Dupont-Sommer. — CARADEC :
La Grande Faim, par Paul-Émile Victor. — C. E. :
Théâtre, par Eugène Ionesco. — Pierre SCHNEIDER :
Psyché, au Théâtre des Champs-Élysées. — Geneviève
BONNEFOI : *Europe 51*, film de Roberto Rossellini.

LA GAZETTE D'ADRIENNE MONNIER

— Un roi de l'humour : Alec Guinness —



(Les Lettres Nouvelles fondées par Maurice Nadeau)

Association François Augiéras, Mairie 24250 Domme
augieras2021@gmail.com

LE VIEILLARD ET L'ENFANT

Je ne sais rien d'Abdallah Chaamba. J'ignore même s'il existe, car il se peut que le nom qui s'inscrit sur la couverture du *Vieillard et l'enfant* (III — *Un Musée au Sahara*) ne soit qu'un pseudonyme dissimulant un écrivain très averti. En vérité, le livre est assez beau pour qu'on en vienne à désirer que son prétendu auteur (il est aussi le principal personnage) soit autre chose qu'une fiction.

J'ai lu deux fois *Un Musée au Sahara*. La première fois, ce fut grâce à Georges Henein, qui le tenait lui-même d'Henri Michaux. Ce dernier avait reçu l'exemplaire par la poste. « Quand je suis à Gardhaïa, chez ma mère, parmi les milliers de constructions géométriques, j'imprime mes carnets. J'ai déjà posté des centaines de livres pour l'Amérique, l'Asie, l'Europe. La poste, hors de la ville, est un grand cube de ciment dans la vallée de pierre; j'y vais la nuit, dansant sur les chemins... » Le livre, une plaquette d'une cinquantaine de pages, ne portait aucune indication de lieu ni de date, aucun nom d'imprimeur, rien qui permit d'identifier ou de joindre Abdallah Chaamba. Et j'y pensais toujours avec curiosité quand le hasard me fit trouver il y a quelques mois, chez un bouquiniste, une nouvelle édition, une « version intégrale » cette fois, du *Musée*. Imprimée sur papiers de diverses couleurs, elle est augmentée et remaniée en de nombreux passages, et reproduit en fac-simile deux lettres d'André Gide, d'avril et juillet 1950. « Je voudrais savoir à qui je dois m'adresser — qui je puis remercier pour l'intense et bizarre joie que je prends à la lecture (et relecture) de ces pages remarquables entre toutes », écrit Gide dans la première. La seconde semble adressée à un certain François A...

Voici quelques extraits de ce carnet. Sans vouloir commenter ou analyser le *Musée au Sahara* (mieux vaut donner le plus

728

ABDALLAH CHAAMBA

possible de cette œuvre presque inconnue), je dirai simplement que ces pages, dans leur continuité que les fragments que je cite ne rendront pas, sont assez souvent admirables, évocation directe, pauvre, nullement (ou parfaitement) litténaire, de l'essentiel. Rien n'est ici un ornement, rien ne séduit ou voudrait séduire, tout signifie. Il y a dans le *Musée* ce respect de la dignité des choses, cette pensée sans détours, cette grave simplicité qui sont la vraie poésie.

YVES BONNEFOY.



LES LETTRES NOUVELLES

2^e année

MAI 1954

N° 15

8

“ Cher compagnon de planète... ”

Lettres de
MELVILLE et HAWTHORNE

ANDRÉ DHOTEL. Comment on traverse un arbre
JEAN-PIERRE RICHARD L'appétit de Flaubert
MATSIE HADJILAZAROS L'araignée-images
JEAN-LOUIS CURTIS L'exécution
THOMAS MANN Le mirage (II)



CHARLES DITS. « Roberte, ce soir »
MARCEL MOUSSY De la révolte au garde-à-vous
MAURICE SAILLET. Les inventeurs de Maldoror (II)
PATRICK WALDBERG Bobino

SYLVAIN SOUFFLOT : *Le vieillard et l'enfant*, par Abdallah Chaamba.
— J.-C. NARVAL : *Monsieur d'Ustelles*, par Jacques Perry. — CLAUDE
ERNOULT : *Légendes du Guatemala*, par M. Asturias. — JEAN CHAUMELY :
La maison d'haleine, par William Goyen. — JEAN LAUDE : *Les clés de
Mallarmé*, par Charles Chassé. — CARADEC : *Rabelais pataphysicien*. —
GENEVIÈVE BONNEFOI : *Sept hommes chez les pingouins*, par Mario Marret.
— ANDRÉ NIEL : *Traité de Métaphysique*, par Jean Wahl. — OLIVIER DE
MAGNY : *Lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théo*. — PASTILLES.

★ VARIÉTÉS ★

Versailles et ses comptes, par ROLAND BARTHES. — *Les Bonnes de Jean
Genet*, par ADRIEN GENTIL. — *Les musiques nouvelles*, par MAURICE
FAURE. — *La foire aux colifichets*, par GABRIEL POMERAND.

LA GAZETTE D'ADRIENNE MONNIER
— *La dernière incarnation de Fresnay* —



NOTES DE LECTURE

LE VIEILLARD ET L'ENFANT, par *Abdallah Chaamba* (Éditions de Minuit).

Les références lancées à la figure du nouvel écrivain, pour lui montrer qu'on n'est pas dupe, me semblent jeu assez stérile. Sans doute Abdallah Chaamba, comme tout le monde, a lu *Les Nourritures terrestres* et *Amyntas*. *Le vieillard et l'enfant* n'emprunte pourtant pas à ces livres l'essentiel de son charme. Les cinq carnets cousus ensemble refusent une étiquette; ils ne sont ni roman, ni poème, ni même confession. Un jeune arabe parle : il habite chez un colonel en retraite, le vieillard, dans une ferme-musée, en bordure du désert Sud-Algérien. La faim le poussa vers cet asile. Le vieux despote, passablement maniaque, appelle l'enfant son fils mais en fait son favori. Il lui apprend aussi l'arithmétique et la grammaire, le fait garder ses chèvres, l'emploie à de saugrenus travaux. Un jour, il le congédie. L'enfant se fâche. Il frappe le colonel. Désormais, la maison entourée de remparts lui est interdite. Mais il continuera de rôder autour, à l'affût de nourriture, d'un dialogue avec son « père » qu'il ne hait pas tout à fait. L'enfant parle au désert, découvre son angoisse, écrit sur ses carnets. Sa confiance nous atteint.

L'innocence d'Adam accompagne ici la complaisance de Narcisse pour nous faire partager une constatation éblouie, mais sans surprise, de tout ce qui existe : « Mes cuisses cassent les fleurs violettes des col-
« lines rondes de la montagne berbère. Je longe le champ de blé d'un
« coteau, mon torse noir et ma tête dans le ciel. Un sourire étincelant
« vient sur ma bouche rouge. Mes jambes se raidissent de joie, et
« veulent danser. J'aperçois un silo ovale blanchi à la chaux. » En littérature, la naïveté est un ton parmi d'autres; juste, quand il nous touche. Abdallah Chaamba ne dissimule pas son procédé qui se répète, se multiplie, atteint la vertu d'incantation. Il donne à l'enfant une merveilleuse complicité avec ses sens; il sait l'instinctif plaisir de nommer les choses. La minute d'une journée, le morceau d'un paysage, nous sont offerts en purs objets de délectation : « Parmi les milliers de
« tiges jaunes, le front contre l'écorce sèche d'un noyer, j'écoute les
« cris les plus aigus, les doux roucoulements, les hululements des
« oiseaux qui s'insultent la nuit. Je joue à la marelle, dansant en

« silence, je jette un caillou de plâtre sur le sol ocre et sec brisé par
« la chaleur. »

A travers cette constatation lyrique des choses et de soi-même, le temps se volatilise. Mais lorsque Joyce au début d'*Ulysse*, par exemple, nous fait participer à la durée intérieure de M. Bloom, cette durée se déploie comme un tissu sans déchirure depuis le moment où Bloom prépare son petit déjeuner jusqu'à celui où, dans l'après-midi, nous le quittons fouillant ses poches à la recherche d'une lettre. Dans *Le vieillard et l'enfant*, au fil d'un présent presque perpétuel, nous parcourons selon le caprice du héros un archipel d'instantanés privilégiés : durée bondissante aux méandres imprévisibles. Sous nos yeux, les instants choisis s'épanouissent comme les mots qui nous en traduisent le contenu. Un intervalle indéterminé les isole, parfois ténu, parfois important. On ne peut alors reprocher son décousu, son manque d'unité à cette histoire, tout en fièvre, en soubresauts, en extases suivies de rage, puis de nouveaux ravissements : l'auteur se réfugie toujours derrière son récitant, derrière l'incontrôlable spontanéité d'un enfant, pour construire cette « géométrie légère ». Obstinément balbutiée, ou chantée ou criée, la confidence prend peu à peu l'épaisseur d'un mythe : danse de l'homme face à l'amour, de la liberté face à la pesanteur sédentaire. « Le vieillard et moi sommes un jeu étrange joué jusqu'à la perfection. » L'enfant nous confie des pensées singulières : « Nous autres, nous sommes plus anciens que Dieu », ou des notations presque trop subtiles : « A l'odeur des herbes et de l'eau, il est plus tard dans l'après-midi que je ne le voudrais. » Il a une façon inoubliable de pénétrer la beauté jusqu'en sa pulpe, de faire partager sa joie, son plaisir ou sa révolte en silence clamée aux étoiles du désert.

Sans doute l'ouvrage demeure-t-il grêle, mais il ne se veut pas autre ; au demeurant, il existe bien des chefs-d'œuvre du grêle souvent d'une saveur très originale (citons pêle-mêle et sans intentions *Gaspard de la nuit* ou *La Chasse au Snark*, le *René Leys* de Ségalen ou l'*Agostino* de Moravia...). L'ouvrage aurait pu s'alléger de quelques insistances érotiques sans que s'altérât une évidente intention de l'auteur. Sans doute enfin, dans les dernières parties surtout, un lyrisme plus élaboré se fait jour, quelquefois moins pur et moins neuf. Le livre, on le sent, s'est écrit par étapes ; du fond de son Sahara, entre deux carnets, Abdallah Chaamba captait les échos des ébats littéraires de la Métropole : ils lui furent moins bon conseillers que ses dunes d'ocre clair... Pourtant cette voix nous rafraîchit et nous trouble. Son monologue s'évapore lorsqu'on le devine interminable. L'enfant a rempli ses cahiers. « Qu'ai-je fait ? » demande-t-il.

SYLVAIN SOUFFLOT.

José Correa



Il est né le 4 février 1950 au Maroc, il est peintre, illustrateur, et écrivain.

Les parents de José Correa sont portugais. Venant du Maroc, il arrive en France encore mineur et rencontre aux Fougères, près de Brantôme, l'auteur et peintre François Augiéras qui l'initie à la peinture.

Dans la belle préface écrite par Paul Placet en 2006 pour le livre *Augiéras, le maître des Fougères*, on

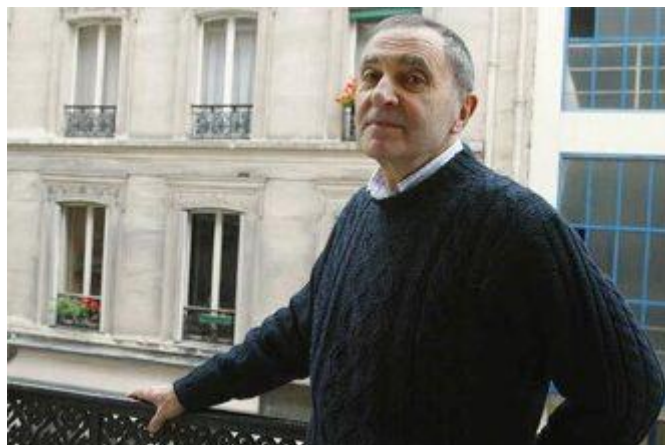
apprend les détails de la rencontre entre Augiéras et le jeune José, arrivé ici pour une convalescence de six mois. Augiéras devient maître et José apprend la peinture, le dessin, dans la serre de cet établissement. Paul Placet, alors en poste au lycée d'Excideuil, leur rend visite souvent. Dans le film de Nathalie Vannereau, *Sous le ciel d'Augiéras*, José Corrêa revient dans la serre, et décrit d'une manière précise les cours qu'Augiéras lui donnait.

Il participe, comme peintre, à une première exposition à dix-huit ans, en juillet 1968, à Brantôme, sur les conseils de son Maître. Mais José veut partir pour Paris, Augiéras est contre ce voyage à la capitale. « Et un matin, je suis parti... Nous ne nous sommes pas dit au revoir. La veille, une scène pénible... j'étais un ingrat. Il dit des mots chargés du quotidien. Et je suis parti » (José Corrêa, *Augiéras, le maître des Fougères*).

Il commence par dessiner pour la revue « Fiction » puis réalise de nombreuses affiches ou portraits d'écrivains : Miller, Camus, Giono, Maupassant ; et de musiciens : Lionel Hampton, Barney Wilen, Léo Ferré, Brassens. Dans les années 1970, il illustre plusieurs livres érotiques dont *Les Branches dans les chambres* de Jacques Abeille. Il a également réalisé des costumes et des décors de théâtre pour des œuvres de Marguerite Duras, Brecht ou Jean Genet. En 2004, à l'occasion du 150^e anniversaire d'Arthur Rimbaud, le Musée Rimbaud de Charleville Mézières lui commande une exposition et un livre sur le poète.

Flâneur aquarelliste, il plante son chevalet dans la nature, de la Provence à la Bretagne, du Périgord à la Toscane. Ses aquarelles, dont il est un spécialiste, illustrent les livres de ses pérégrinations. Installé en Périgord, à Coulounieix-Chamiers, sur les bords de l'Isle, il expose aujourd'hui ses peintures et se distingue particulièrement comme illustrateur de nombreux ouvrages dont certains sur des textes dont il est l'auteur.

Jean Chalon



Il est né le 8 mars 1935 à Carpentras, est un journaliste et écrivain français. Il hésite d'abord devant une carrière de professeur d'espagnol avant de se décider pour le journalisme. Il a accompli l'essentiel de sa carrière au « Figaro ».

Amoureux de la nature, surtout des arbres, et admirateur des femmes célèbres, Jean Chalon a écrit et publié les biographies de nombre de personnages féminins, saintes ou courtisanes, écrivaines ou milliardaires : Marie

Antoinette, Colette, Nathalie Barney, Louise de Vilmorin. Mais aussi de Lola Flores, chanteuse et danseuse de flamenco. Il est membre de différents jurys de prix littéraires.

En mars 2002, dans la préface pour l'édition de *François Augiéras, le diable ermite*, Jean Chalon décrit la difficulté qu'il a eu à « livrer » cette correspondance à la lecture de tous et toutes et il écrit : « C'est comme si une pièce de théâtre qui avait été interprétée pour un seul spectateur l'était soudainement devant quelques centaines de personnes. »

François Augiéras le magicien

Texte de Jean Chalon

C'est au printemps 1964 que François Augiéras est entré dans ma vie, et ne l'a plus quittée, sous la forme d'un roman, *L'apprenti sorcier* que venait de publier chez Julliard, Jacques Brenner, son directeur littéraire, qui me l'avait offert.

Journaliste au « Figaro Littéraire », j'allais quotidiennement, ou presque chez les éditeurs, en quête d'informations. Je me revois, rue Garancière où se tenaient alors les éditions Julliard, traversant la vaste cour. Un orage m'arrêta sous le porche où, pour passer le temps, je lus les premières pages de cet *Apprenti sorcier*, immédiatement saisi par la splendeur du style, l'insolite de l'histoire et par une implacable magie. Il y a du magicien en François Augiéras, comme le sont tous les grands écrivains qui subjuguent leurs lecteurs et leur imposent la vision de leur monde.

L'orage ayant cessé, je pris l'autobus qui me ramenait aux Batignolles où j'habitais et où j'habite encore, continuant ma lecture comme un forcené et la terminant vers onze heures du soir. Dès le matin suivant, je téléphonais à Jacques Brenner pour lui dire mon enthousiasme. Il m'écouta patiemment et me donna l'adresse de François Augiéras à qui il me conseilla d'écrire ce que je venais de lui dire. Une correspondance s'ensuivit qui forme le volume, *Le Diable ermite, Lettres à Jean Chalon*. Grâce au ciel, les miennes qui n'étaient pas à la hauteur de ce génie ont disparu !

Par l'intermédiaire de ses lettres et de ses livres, je vivais les aventures de François par procuration. Quand, en reportage, je traversais le Sahara, ce magicien devint le meilleur des guides et me révéla Ghardaïa que je vis avec ses yeux, en me récitant ce passage du *Voyage des morts*, « Ghardaïa brillait de mille feux... »

Association François Augiéras, Mairie 24250 Domme

augieras2021@gmail.com

Le Sahara d'Augiéras n'est pas celui du pittoresque cher aux peintres orientalistes. C'est un Sahara vécu dans son intimité profonde et contemplé comme un gigantesque miroir. Visionnaire, cet apprenti sorcier trouve enfin dans les sables une terre à sa mesure : l'infini. Il n'a rien, il a tout.

En 1964, le Nouveau Roman triomphait. Face à ce triomphe, François Augiéras et sa conception de *L'homme nouveau* n'avaient que peu de chance de percer. À Paris, on pouvait compter sur les doigts d'une seule main ceux qui soutenaient son œuvre de phare souterrain : Jacques Brenner, son éditeur, Jacques de Ricaumont et Michel Mardore, critiques, qui, dans leurs articles, portait aux nues les romans d'Augiéras autour desquels se formait une espèce de société secrète : ceux qui les avaient lus et aimés et ceux, les malheureux, qui les ignoraient.

J'ai aidé, autant que j'ai pu l'auteur et son œuvre dont je suis, par testament, l'ayant-droit. J'ai parfois l'impression de n'avoir été que le serviteur de ce magicien. Je n'ai qu'un regret : n'avoir pas rejoint François au Mont-Athos comme il m'y invitait... Nous ne nous sommes jamais rencontrés !

Captif des dames de cœur dont je recueillais les confidences, il m'était difficile de répondre à son invitation. On me pardonnera quand on saura que j'ai porté le manuscrit du *Voyage au mont-Athos*, avec une jubilation que je réussis à faire partager, aux éditions Flammarion qui, en quarante-huit heures, décidèrent de publier ce chef d'œuvre. Hélas, il n'en fut pas de même avec *Domme ou l'essai d'occupation*, que je mis vingt ans à faire paraître dans son intégralité et qui figure maintenant dans les classiques « Cahiers Rouges » de Grasset.

Après avoir lu *La fin de Chéri*, Anna de Noailles écrivit à Colette : « Madame, vous n'écrivez que des chefs d'œuvre. » François Augiéras, lui aussi, n'a écrit que des chefs d'œuvre, il est temps de le proclamer !

PROJET POUR L'ANNÉE 2025

CENTENAIRE DE LA NAISSANCE D'AUGIÉRAS

La longue amitié entre Augiéras et Jean Boyé n'a pas été sans anicroches ni périodes de tension. L'association a eu la chance, grâce à Paul Placet, de récupérer les photocopies de ces longs échanges, et plus de 100 lettres couvrant la période de 1950 à 1968 nous permettent de saisir toute la complexité d'une amitié avec François Augiéras.

Le projet de l'association est donc de publier l'intégralité de ces textes, elle est en relation d'ores et déjà avec un éditeur, et on peut déjà s'avancer sans trop de risques en disant que l'année 2025 verra la parution de ces lettres.

Le fils de Jean Boyé, en puisant dans les archives de son père, pourra aussi nourrir par ses commentaires et d'autres documents l'amitié des deux hommes.

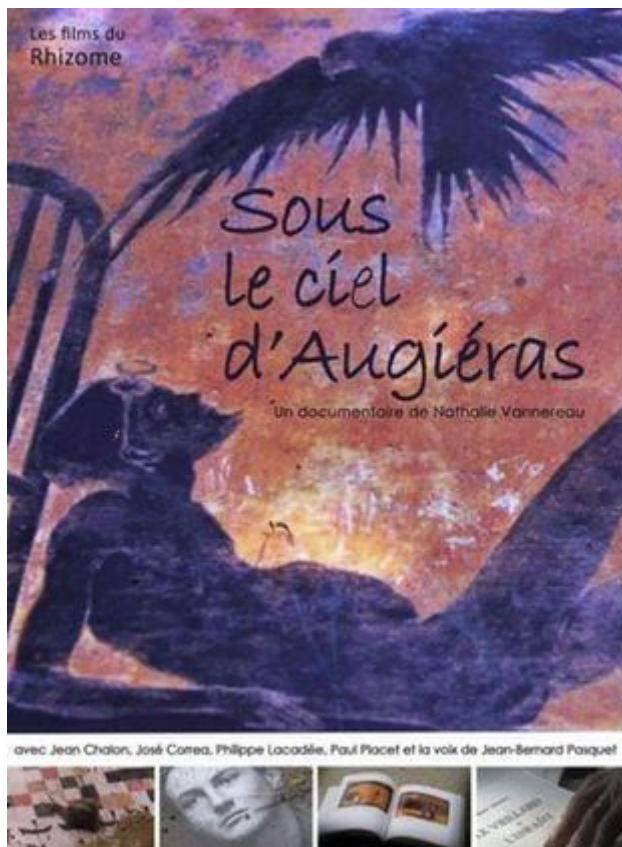


SOUS LE CIEL D'AUGIÉRAS

Film de Nathalie Vannereau, 2021

Le film voyage dans l'univers de François Augiéras, écrivain et peintre hors du commun. L'eau, la pierre, le ciel, dont il entendait l'appel, nous racontent aussi un peu de lui. Le film propose d'ouvrir ce monde où viennent se loger d'outrageuses expériences de jouissance et d'en accepter la beauté. Suivre un temps les pas d'Augiéras, perdre en chemin nos préjugés, risquer un pas dans l'inconnu.

15



Nathalie Vannereau assiste à une conférence de Philippe Lacadée sur François Augiéras et décide de venir à Domme visiter cet endroit décrit dans le dernier ouvrage d'Augiéras.

Elle décide de faire un documentaire et de rencontrer Paul Placet, José Corrêa, puis Jean Chalon à Paris. Elle s'imprègne de l'atmosphère si particulière de la fameuse grotte sous le Château du Roy à Domme, où François a passé de nombreuses journées.

Jean Chalon, détenteur à ce jour des droits moraux, nous raconte sa NON rencontre avec François Augiéras.

Le film est présenté lors du cinquantenaire de sa disparition en 2021.

Vous pouvez soit louer le film, soit l'acheter sur la plateforme Vimeo, voir détails joints :

<https://lesfilmsdurhizome.vhx.tv/>

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres du bureau

Président : Serge Sanchez

Vice-président : Thierry Keller

Trésorier : Fabrice Placet

Trésorier-adjoint : Jean-Bernard Pasquet

Secrétaire : Jean-Bernard Pasquet

16

Autres membres du conseil d'administration

Gilbert Auger

Dominique Grimbert

Philippe Lacadée

Nathalie Vannereau

Ont participé à l'élaboration de ce bulletin :

Serge Sanchez

Gilbert Auger

Jean-Bernard Pasquet

Anne Bécheau, pour la mise en page

SOMMAIRE

Préface, par Serge Sanchez	p. 1
Un hiver à Bénarès, par Patrick Lucian Abraham	p. 2
Premiers articles sur Abdallah Chaamba, par Gilbert Auger	p. 5
Le cercle des intimes, par Jean-Bernard Pasquet	p. 11
Projet de l'année 2025 : Centenaire de la naissance d'Augiéras	p. 14
Film de Nathalie Vannereau, <i>Sous le ciel d'Augiéras</i>	p. 15
Organigramme de l'association	p. 16